

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André FELLELY

Réunions d'anciens : IIIe Commerciale 1945-1946

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 33-36

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# RÉUNIONS D'ANCIENS

## III<sup>e</sup> Commerciale 1945-1946

Il y avait dans ce dimanche d'octobre un peu de grisaille subtile qui imprégnait l'atmosphère d'une douce nostalgie : porte ouverte aux réminiscences ! Il y avait cette angoisse inexprimable de l'attente, doublée du plaisir de l'attente : ne vaut-il pas, à lui seul, le plaisir lui-même ? Il y avait surtout cette réunion tant attendue... notre réunion !

1946 ! Avec quelle folle exubérance n'avons-nous point jeté aux quatre vents tout ce que nous considérons alors comme des entraves à notre développement propre ? Nos livres, nos notes, tous ces travaux plus ou moins ardues qui nous tenaient compagnie au long des jours, ont subi dans ce moment d'exaltation toutes les vexations qu'une discipline supprimée et une ardeur juvénile débordante nous permettaient enfin ! Nous étions libres et, forts de ce sentiment, persuadés que la vie allait s'ouvrir devant nous avec son cortège de manifestations grandioses et sa suite ininterrompue de découvertes heureuses ; nous tenions la clé de cette porte dorée par laquelle nous allions entrer dans un monde pratique où la théorie n'aurait plus cours.

Cinq ans ont passé... déjà ! Cinq ans... c'est fort peu, direz-vous ? C'est suffisant, ce me semble, pour que chacun de nous se prenne à regretter, dans le tréfonds de son cœur, les doux instants vécus, l'époque heureuse et calme où nous étudions sans contact trop brusque avec la réalité. Ces regrets n'ont rien d'amer... non ! Ils sont simplement comme tous les regrets, la résultante d'une comparaison. Ces regrets, ce sont nos souvenirs et nous n'avons conservé que les bons, ignorant les rares mauvais, à tel point que nous avons idéalisé le temps de nos

études pour en faire une sorte de refuge où il fait bon se retrouver parfois.

Et c'est ce refuge que chacun d'entre nous désirait recréer, ce matin du 14 octobre, en se rendant à l'Abbaye où nous étions attendus. Combien ce fut simple et pourtant émouvant de se retrouver sur un quai de gare comme les autres, après cinq ans ! Une joie teintée d'émotion fait place au premier moment de surprise. Quel est ce sortilège étrange qui nous ramène sans transition dans l'atmosphère si spéciale de nos études ? O puissance des souvenirs ! Nous sommes redevenus, par ce simple contact, les élèves que nous étions et, pour un jour, nous allons revivre une magnifique histoire où les souvenirs s'effacent pour devenir réalité.

Nous reprenons le chemin du collègue, tant de fois parcouru. Nous y voilà dans cette chère vieille Abbaye, aux murs gris drapés de lierre. Déjà les sons infinis des orgues bercent nos pensées recueillies et nos pas résonnent étrangement sur ces dalles usées, alors que nous pénétrons dans le cloître aux larges arcades. Chère vieille Abbaye, comment exprimer en ce jour du souvenir tout l'attachement que nous vous conservons, si ce n'est par une visite respectueuse à ces lieux qui font partie intégrante de notre formation. Nous vous réitérons notre gratitude, non pas comme une simple formule, mais comme l'expression tangible de notre reconnaissance.

Notre réunion débuta par la messe traditionnelle dite dans un lieu qui, « de notre temps », n'existait pas sous cette forme : la chapelle des Reliques. Monsieur Descheaux que cinq ans de rude enseignement ne semblent pas avoir touché n'a jamais été très expansif ; pourtant, personne n'aura eu de peine à discerner toute l'émotion cachée que contenait son sermon, émotion que nous partageons aussi d'une manière intime.

Au sortir de la messe, nous eûmes la joie et le plaisir extrêmes de visiter l'Abbatiale rénovée : il serait superflu d'ajouter quelque chose aux critiques élogieuses qui ont paru sur ces heureuses transformations. Nous avons retrouvé l'Abbaye dans son cadre immuable avec pourtant ces multiples dispositions nouvelles qui lui donnent un visage neuf.

Après une brève visite au trésor dont le moins que nous puissions dire est qu'il se présente sous un jour différent, mettant en valeur ses somptueuses richesses, Monsieur Revaz, cicerone pour la circonstance, nous introduisit dans le salon pour le solide apéritif, traditionnel lui aussi, offert à chaque réunion, à tous les Anciens. Nous y avons retrouvé Monsieur Closuit, inchangé et souriant toujours de la même façon mutine qui le caractérise si bien.

Nous aurions aimé avoir parmi nous tous les professeurs que nous avons connus, tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se sont efforcés d'inculquer à des esprits parfois chagrins, l'enseignement dont nous sommes redevables aujourd'hui. Il n'en demeure pas moins que si nous n'avons pu jouir de leur présence, leur souvenir ne s'est pas effacé pour autant et que nous leur conservons une bonne part de notre affection.

Puis ce fut le départ pour la promenade de classe, en train jusqu'à Martigny et en car pour Gueuroz où toute la joyeuse bande s'arrêta pour dîner : il faut dire que nous avons eu la main particulièrement heureuse en choisissant pour notre banquet, ce coin si caractéristique de notre pays. Dans ces lieux de sauvage grandeur où un pont fameux nous retient au-dessus du gouffre, nous nous sommes vraiment retrouvés et surtout compris. Pendant quelques heures trop brèves, la joie a régné sans ombre, autour d'une table bien garnie et ce fut un tourbillon d'anecdotes plaisantes et de réparties finautes, à peine entrecoupées par les paroles plus sérieuses de Monsieur Deschenaux, plus académiques de Monsieur Revaz, sans oublier notre excellent conférencier Fifi, alias Rossel.

Oh combien nous avons regretté, dans ce moment de vraie intimité, l'absence de nos amis Hurt, Peney et Stalder ! Leur présence aurait certainement contribué à rendre plus parfaite encore cette douce réunion. Nous leur donnons un rendez-vous ferme pour les deuxièmes « retrouvailles ».

Que dire du banquet, pour ne pas tomber dans un prosaïsme trop évident ? Un de nos professeurs que vous n'aurez aucune peine à reconnaître résuma, au dessert, toutes nos impressions, par cette phrase de belle venue : « Nous fûmes servis excellemment ! »

L'après-midi d'automne touchait à sa fin lorsque nous avons pris le chemin du retour et le car qui nous ramenait vers la plaine a retenti, tout au long du parcours, de nos chansons joyeuses et de nos éclats. Martigny retrouvé, nous prîmes la route de Fully où notre ami Claude Roduit nous invitait ; et là-bas, au milieu des vignes au roux ardent, nous avons mis un point final à notre réunion en savourant un cru dont chacun se souviendra.

Sur le quai de gare de Martigny, il fait nuit ; le train s'en va dans un grondement sourd emportant nos amis : c'est l'heure des adieux ; des mains s'agitent..., des visages s'estompent..., chacun retourne vers son destin réconforté par cet élixir du cœur que l'on nomme l'espoir, l'espoir de se retrouver au grand complet et avec les mêmes sentiments d'amitié en 1956 !

André FELLEY